

TROIS GÉNÉRATIONS DE CHERCHEURS EN BIOLOGIE MARINE : DERBÈS, MARION, STEPHAN

Depuis le XVI^e siècle, la biologie est à l'honneur dans le sud de la France. N'a-t-on pas qualifié Pierre Gilles (1489-1555) natif d'Albi, traducteur de l'« Histoire des Animaux » d'Élien, de « père de la zoologie française » ? Tout à la fois humaniste et aventurier, il s'intéressa, à côté d'espèces exotiques (éléphant, girafe, hippopotame, dugong), aux animaux marins (polypes, seiches, poissons, dauphins) à l'instar de son illustre contemporain Guillaume Rondelet (1507-1556) de Montpellier¹.

Au tournant du XVII^e siècle, le jeune Peiresc (1580-1637) commença de récolter sur les rivages provençaux coraux et coquillages, amorce d'une collection qu'il compléta plus tard.

A Marseille même, le début du XVIII^e fut marqué par les travaux du médecin-naturaliste Jean-André Peyssonnel (1694-1759), lequel, initié aux sciences de la mer par le Bolognais Luigi Marsigli, découvreur du fleuve sous-marin de Port-Miou, révéla en 1726, à une Académie des Sciences sceptique, la nature animale du corail². Et la fin du siècle des Lumières vit la naissance dans la deuxième Calade (rue Estelle) de Polydore Roux (1792-1833), fils d'un marchand d'huile de la Grand'Rue et d'une demoiselle Franc, de Solliès-Toucas. D'abord dessinateur et peintre, il s'illustra bientôt dans les sciences naturelles au point d'être nommé, dès 1819, premier conservateur du Muséum de Marseille, encore à l'état débauche. Correspondant avec les Cuvier, Latreille,

1. G. PETIT, J. THÉODORIDÈS, *Histoire de la zoologie des origines à Linné*, Paris, 1962.

2. G. REYNAUD, « Trois berceaux de l'Académie de Marseille. Les demeures des familles Peyssonnel et de Porrade », dans *Marseille*, 152, 1988, 22-34.

Férussac, Moquin-Tandon et autres, membre de plusieurs sociétés savantes, grand collectionneur et voyageur en Orient où il périt de dysenterie à 41 ans, il s'intéressa beaucoup aux oiseaux – il a laissé une superbe « Ornithologie provençale » en 3 volumes – mais aussi aux mollusques et aux crustacés de la Méditerranée ainsi qu'aux poissons du Nil³. Avec quelques érudits et collectionneurs de son époque – dont Nicolas Toulouzan (1781-1840) – il fut le pré-décesseur immédiat de trois générations marquantes de biologistes marins : celles de Derbès, de Marion et de Stephan.

ALPHONSE DERBÈS (1808-1894)

Si la longue vie du premier couvre la quasi-totalité du XIX^e siècle, ses productions n'en concernent que la seconde moitié (1847-1881).

Né le 8 mai 1808 au n° 37 de la rue Tapis-Vert, d'un père agent d'affaires brignolais et d'une mère aixoise, dernier d'une famille de quatre fils, Alphonse Ange Derbès reçut à 17 ans le prix d'honneur des mathématiques spéciales du lycée de Marseille. Préparateur puis professeur de physique aux cours communaux et au lycée, il se consacra à la biologie à partir des années 1840 et tout particulièrement à l'étude de la reproduction des algues et des échinodermes. Travaillant sous la direction du botaniste marseillais Louis Castagne (1785-1858), il fut reçu en 1847 docteur de l'Université de Paris et obtint la même année le grand prix des Sciences Physiques de l'Institut pour son mémoire sur la physiologie des algues écrit en collaboration avec Antoine Joseph Jean Solier (1792-1851).

D'autres publications sur la classification des algues (1847) et leurs organes reproducteurs (en collaboration avec Solier, 1851), ainsi que sur la fécondation et l'embryogenèse de l'oursein et de la méduse *Cyanea* (1850) lui valurent d'être nommé à la chaire de sciences naturelles de la Faculté des Sciences de Marseille dès sa création, le 22 août 1854.

Après avoir passé vingt-deux années dans les locaux du quinconce des allées de Meilhan (bombardés en mai 1944), Derbès prendra sa retraite universitaire en 1877 et sera nommé conservateur du Musée d'histoire naturelle en 1880, poste qu'il abandonnera dès 1882 pour se retirer chez son fils Charles Lucien, teneur de livres, dans une villa au n° 9 de l'allée de la Compassion à la Blancarde (peut-être celle de son vieil ami Sébastien Bertheaut) où il mourra le 27 janvier 1894, à près de 87 ans. On a insisté sur son dévouement à ses élèves, sa grande modestie et son effacement volontaire ; il souhaite être inhumé sans discours dans la terre commune et ne fit partie que de la Société de Botanique et d'Horticulture dont il était vice-président.

³. *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, T. XI, *Biographies*, Marseille, 1913.

On a écrit que « Derbès avait abordé le mystère de la reproduction des algues et fait largement progresser la partie cryptogamique de cette science très peu cultivée, avec grand éclat, malgré la charge écrasante de son enseignement multiple⁴ » et ce jusqu'en 1859. Parallèlement, il fut le premier en France à entreprendre des recherches sur le développement des invertébrés. Son étude de 1847 sur l'embryogenèse de l'oursin ouvre l'ère d'une série de recherches sur le sujet, illustrées notamment par Oscar Hertwig (1881), Hans Driesch (1891) et Jacques Loeb (1901). Ses remarques sur les œufs d'oursin et de méduse dénotent un observateur de premier ordre, qualité qui se retrouvera dans ses études ultérieures sur les pucecons (1861-1881).

Un contemporain de Derbès, le Dr Adolphe Dufossé, professeur à l'École de Médecine de Marseille, décrit en 1856 des cas d'hermaphroditisme chez les poissons du genre *Serranus* ; confirmée par d'autres biologistes – dont notamment Pierre Stephan en 1901 – cette découverte avait une grande importance théorique, car l'on considérait jusqu'alors que seuls les invertébrés pouvaient posséder des glandes génitales mâles et femelles⁵.

Quant à Pierre Gabriel Charles Lespès, né le 5 octobre 1826 à Bayonne, titulaire de la chaire de géologie à partir de 1864, c'était en fait lui aussi un médecin-zoologiste auquel on doit d'intéressants travaux sur des animaux marins dont les curieuses annélides phosphorescentes du genre *Chaetopterus*. C'est lui qui, avec l'appui d'Henri Milne-Edwards, obtint la création, en janvier 1869, du laboratoire de recherches marines dans lequel vinrent travailler Chéron et Moquin-Tandon et qui subsista dans ses deux pièces exiguës des allées de Meilhan jusqu'à l'ouverture de la Station marine d'Endoume (1889). En 1871, Lespès eut l'intention de faire créer une chaire de zoologie et de céder la sienne à Marion, mais il disparut soudainement, à 46 ans, le 7 juillet 1872.

ANTOINE-FORTUNÉ MARION (1846-1900)

Avec Marion, les sciences naturelles en général et la zoologie marine en particulier vont connaître une période faste à Marseille durant les 30 dernières années du XIX^e siècle⁶.

4. A. VAYSSIERE, « Alphonse Derbès », dans *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille*, VI, 1901, 40-44.

5. Le Dr Dufossé figure sur les listes électorales de Marseille pour 1867 et 1869, sous le prénom d'Adolphe et avec un âge qui permet de situer sa naissance vers 1809. Il disparaît de ces listes à partir de 1871.

6. Les deux sources essentielles sur Marion sont : E. JOURDAN, A. VAYSSIERE et G. GASTINE « Notice sur la vie et les travaux de A.F. Marion », dans *Annales de la Faculté des Sciences de Marseille*, T. XI, 1901, pp. 1-36 et P.M. ARNAUD et J. BEUROIS : « Un siècle d'océanographie à Marseille », Marseille, 1989 (catalogue de l'exposition tenue au Muséum du Palais Longchamp). On pourra consulter aussi : J. BEUROIS et G. REYNAUD : « Antoine-Fortuné Marion (1846-1900), initiateur de l'océanographie à Marseille », dans *Marseille*, 163, 1992, 32-37.

Né à Aix, 2, rue d'Italie, le 10 octobre 1846, fils de Joseph-Gustave, commis d'octroi, et de Marguerite Bellon, élève du collège Bourbon (lycée Mignet), où ses aînés Cézanne et Zola terminaient leurs études, Antoine-Fortuné Marion s'intéressa dès son jeune âge aux fossiles⁷. A moins de 13 ans, il découvrit dans des carrières de gypse une feuille de magnolia qui lui valut la fidèle amitié du paléobotaniste Gaston de Saporta et une recommandation immédiate auprès de Coquand et Derbès, professeurs de géologie et de Sciences naturelles à la Faculté des Sciences⁸. Recruté par eux comme préparateur trois ans plus tard, en 1862, avant même d'avoir passé son baccalauréat, il partagea désormais son temps entre les études à Marseille et les excursions dans la campagne aixoise, souvent faites en compagnie de Paul Cézanne. Il avait décelé en celui-ci un artiste de talent (supérieur à son goût à Manet et Courbet) et s'essayait lui-même avec succès à la peinture, comme l'avait fait aussi Polydore Roux. On connaît plusieurs tableaux de Marion dont une vue de l'église Saint-Jean de Malte (1866), toute proche de sa maison natale, qui a longtemps été attribuée à Cézanne⁹.

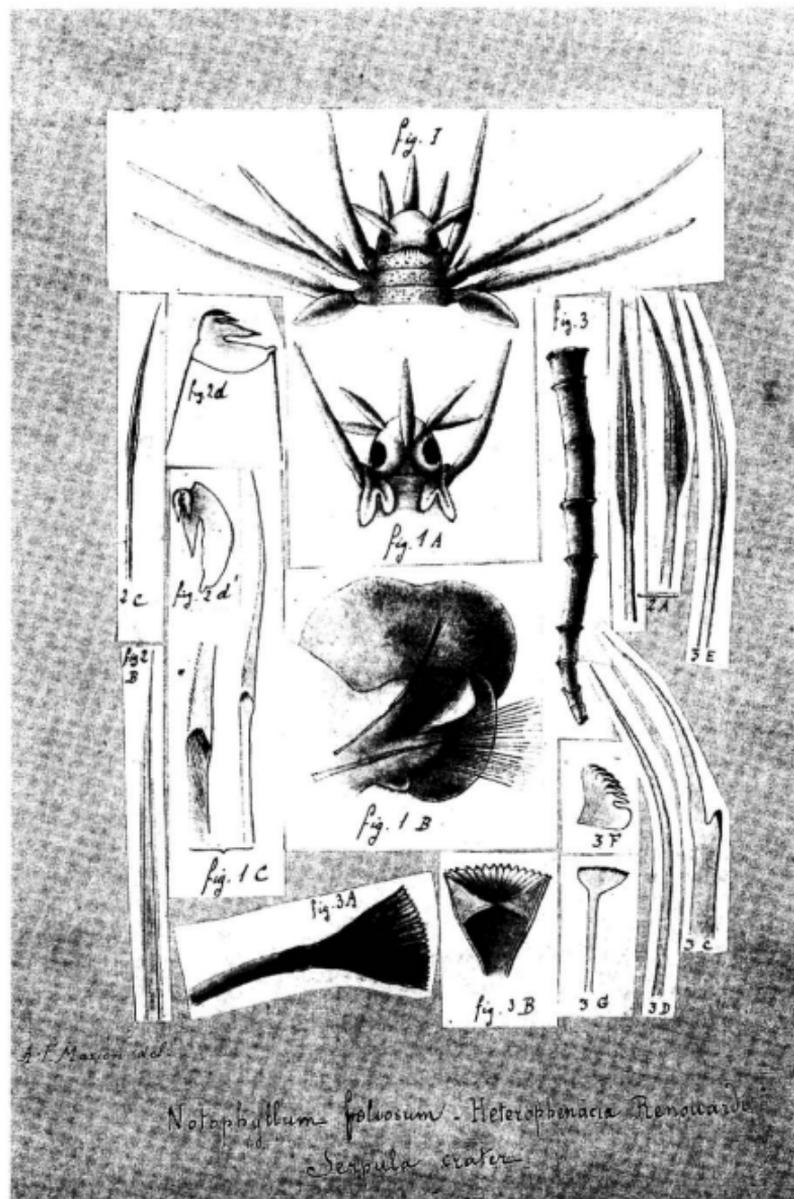
En 1867, après avoir mis au jour un important gisement de silex taillés dans le vallon des Gardes, il publie ses premiers travaux sur l'ancienneté de l'homme et la faune quaternaire en Provence dont les journaux locaux et nationaux se font l'écho. Licencié ès sciences l'année suivante puis docteur en 1870 (alors qu'il est rattaché au laboratoire de Lespès), il est nommé en 1872, professeur de sciences naturelles au lycée. A la mort de Lespès, il se trouve chargé de cours de géologie et de zoologie à la faculté et, à partir de 1874, directeur du laboratoire de biologie marine qui en dépend. Deux ans plus tard, ayant atteint l'âge légal de 30 ans, il prend possession de la chaire de zoologie créée en décembre 1875, charge qu'il cumulera à partir de 1880 avec celle d'administrateur du Musée d'histoire naturelle. Il y ouvrira une salle de Provence où seront exposés notamment de nombreux invertébrés marins.

En 1889, il aura la joie de voir inaugurer, après dix ans de travaux ralentis par les intrigues de collègues jaloux, le nouveau laboratoire de zoologie marine

7. Le père de A.-F. Marion, Joseph-Gustave (1819-1881), commis de 1^{re} classe à l'octroi d'Aix puis buraliste à Saint-Rémy-de-Provence, était Aixois, tout comme son grand-père Etienne Marion, lieutenant au 6^e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la légion d'honneur (1780-1837). En revanche, l'arrière grand-père, Jean-Baptiste (vers 1745-1800) était Dauphinois, natif de Saint-Siméon de Bressieux dans l'Isère. Simple domestique à son mariage à Aix en 1777, il est déclaré comme propriétaire au moment de son décès (cf. Archives communales d'Aix-en-Provence).

8. Sur le marquis Gaston de Saporta (1823-1895), géologue et paléobotaniste provençal, voir notamment : R. ZEILLER, « Le marquis de Saporta : sa vie et ses travaux », dans *Bulletin de la Société Géologique de France*, T. XXIV, 1896, pp. 197-232.

9. Intitulé « L'église du village », conservé au Fitzwilliam Museum de Cambridge, ce tableau a été attribué à Cézanne par L. Venturi (N° 49). L'éminent spécialiste John Rewald a tout à la fois rétabli son motif (l'église Saint-Jean de Malte) et son véritable auteur (Cf. J. REWALD, *Cézanne*, Paris, 1986, qui reproduit, p. 45, ce tableau ainsi que deux autres de Marion).



Dessins de Marion illustrant un article sur les auriélides (1875)
(Muséum d'histoire naturelle de Marseille).

d'Endoume dont il assumera la direction. Dès 1869, ses travaux s'étaient orientés dans cette voie dont il prospecta des branches nombreuses et variées.

La zoologie et l'histoire des invertébrés et notamment :

- les espèces vermiformes, nématodes (1869, 1870, 1873, 1877), némertes (un groupe charnière important dans l'évolution, le premier à avoir acquis un tube digestif à deux orifices) (1869, 1873, 1877) et annélides polychètes (1874-1876) étudiés parfois en collaboration avec Bobretzky, professeur à Kiev.

- les crustacés (1877)

- les cnidaires alcyonaires (anthozoaires octocoralliaires) de la Méditerranée et de l'Atlantique (1877-1882)

- les mollusques solénogastres (ou aplacophores), petit groupe caractérisé par l'absence de coquille et de pied (1884)

- les balanoglosses (stomocordés hémicordés entéropleustes), un autre petit groupe se signalant par des fissures branchiales et un rudiment de corde dorsale qui le rapproche des vertébrés (1885-1886).

Parmi les vertébrés marins, Marion s'intéressa exclusivement aux poissons : sardine (1887, 1889, 1890, 1891), athérine (1890), saumon (1890) étudié en collaboration avec Guittel.

Ces diverses études résultant de pêches ou de dragages profonds lui permirent de réaliser plusieurs inventaires de la faune locale, les deux plus fameux étant sans doute son « Esquisse d'une topographie zoologique du golfe de Marseille » avec une carte en couleurs et ses « Considérations sur les faunes profondes de la Méditerranée... », datés de 1883, qui servent encore de référence, comme le soulignait le professeur Jean-Marie Pères en 1983, pour apprécier après un siècle l'état zéro de la pollution dans notre rade¹⁰. Mais Marion dépassa aussi le cadre régional pour donner, en 1878-79, le résultats de dragages effectués dans le golfe d'Alger et en 1898, quelques « Notes sur la faune des Dardanelles et du Bosphore ». Il compléta ces études faunistiques marines par celle des étangs saumâtres des Bouches-du-Rhône (1886) et notamment la faune malacologique de l'étang de Berre.

De plus en plus préoccupé par les applications pratiques de ses recherches, il consacra les dix dernières années de sa vie à des observations sur la pêche : il fréquentait avec simplicité les pêcheurs qui lui fournissaient en retour de précieuses informations. En dehors de ses publications déjà citées sur la sardine, il a laissé des notes sur la pêche du jaret et de la bogue (1890), sur l'influence des conditions climatiques sur les pêches régionales (1890-1893 et 1897) et plus généralement sur « l'exploitation méthodique » des fonds et du domaine maritimes (1891, 1894).

10. J.M. PÈRES, « L'œuvre de A.-F. Marion dans le domaine des sciences de la mer », *Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle de Marseille*, T. XLIII, 1983, pp. 9-11.

A côté de la zoologie pure et appliquée, Marion se livra pendant une quinzaine d'années à des travaux sur la biologie de la reproduction et du développement des organismes marins, prolongeant ainsi l'œuvre de Derbès. Il s'intéressa successivement aux némertiens hermaphrodites (1869), aux organes reproducteurs de l'annélide *Oria Armandi* et à l'hybridation expérimentale des échinodermes (1873), à l'embryogenèse des actinies (1878) et des alyconaires (1878-1884), au mâle parasite de la Bonellie (1879) et aux œufs flottants du golfe de Marseille (1890). Plusieurs de ses études furent faites en collaboration avec le grand embryologiste russe Alexandre Kovalevski (1840-1901), d'Odessa, invité attitré du laboratoire du zoologie marine.

Marion aborda la physiologie du parasitisme par une note sur les rotifères parasites des crustacés (1872), celle de la nutrition avec plusieurs observations sur les régimes alimentaires du maquereau et de l'anchois et plus généralement ceux de la faune pélagique du golfe (1890). Il profita enfin de ses recherches sur le froid hivernal pour en examiner les effets sur la physiologie des poissons et des autres animaux marins (1891).

En dehors de la zoologie marine et limnique au sens large, pouvant embrasser tous les travaux énoncés ci-dessus (soit une bonne soixantaine de titres), on ne fera que dénombrer les publications faites en botanique (8 articles de 1871 à 1890 dont 3 avec de Saporta), en agronomie (37 articles dont plusieurs sur le phylloxéra entre 1876 et 1891), en géologie (une publication en 1872), en paléontologie végétale (5 livres en 1873 et 1885 dont 4 avec de Saporta et 8 articles entre 1876 et 1898 dont 4 avec le même), en paléontologie animale (une publication en 1867) et enfin en préhistoire : le mémoire de 1867 sur l'abri du Colombier dont M. Escalon de Fonton a souligné l'importance. Plus de 20 ans avant les recherches classiques de Piette au Mas d'Azil, Marion identifiait pour la première fois en Provence la période de transition entre le paléolithique et le néolithique¹¹.

Cette envergure peu commune lui permit d'aboutir à des synthèses malheureusement trop rares, en particulier sur l'évolution du règne végétal (avec de Saporta, 1885), sur « les progrès récents en sciences naturelles » (1883) et sur la « Physionomie zoologique des Bouches-du-Rhône » (1891).

Outre les travaux de recherche et de rédaction, la vie de Marion est jalonnée par des réalisations pratiques : campagnes de pêche et de dragage, notamment avec le patron pêcheur Joseph Armand dès 1872, mais aussi à partir de 1875, avec le remorqueur à vapeur « Le Progrès » qui lui permettra d'atteindre la profondeur record de - 350 mètres, participation aux deux premières expéditions du « Travailleur » dans le golfe de Gascogne et en Méditerranée (1880-1881), tentatives de pisciculture, mise au point d'appareils destinés à l'application du sulfure de carbone aux vignes parasitées, tant en France qu'à l'étranger (jusqu'en

11. M. ESCALON DE FONTON, « Le professeur A.-F. Marion et la préhistoire », *Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle de Marseille*, T. XLIII, 1983, pp. 13-14.

Russie et en Hongrie où il effectua des missions en 1893 et 1895), création des *Annales du Musée d'Histoire naturelle de Marseille* (1883), « superbe recueil » selon Milne-Edwards, fondation de la station marine d'Endoume (1879-1889) où un aquarium sera ouvert au public dès le mois de mai 1891 et où les participants au XX^e congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences seront accueillis en septembre de la même année.

Cette activité exemplaire lui valut de nombreuses distinctions dont le prix Bordin dès 1869 pour sa thèse, la grande médaille de la Société nationale d'Agriculture en 1881, un grand prix de l'Académie des Sciences et la médaille de la Société de Géographie en 1884, la médaille Petit d'Ormoys de l'Institut en 1885. Marion fut membre de nombreuses sociétés savantes françaises et étrangères (suisse, néerlandaise, roumaine et russe notamment) et membre correspondant de l'Institut à partir de 1887. Il avait été fait chevalier de la légion d'honneur en 1880 et avait reçu diverses décorations italienne, portugaise et russe. Mais, comme son maître Derbès, c'était un homme simple et modeste, quoique fougueux et brillant dans son enseignement. D'après le physiologiste marseillais Etienne Jourdan, « tous ceux qui avaient suivi les cours du soirs se souvenaient de l'attrait qui y retenait non seulement ses élèves mais même les gens du monde venus une première fois en curieux, y retournant ensuite attirés par les vues inattendues ouvertes devant eux sur un monde mystérieux et inconnu, séduit par une facilité incomparable de l'élocution, par son âme d'artiste qui savait si bien donner aux sujets les plus abstraits de son domaine un abord facile et tirer des faits les conclusions les plus hardies¹² ».

Marion n'hésitait pas à utiliser dans ses articles des termes provençaux tels que « siouclet » (athérine) : il laissa d'ailleurs, en langue mistralienne, de nombreux contes pleins de charme et d'humour. Profondément attaché à sa terre natale, il refusa même, paraît-il, pour éviter le déracinement, une chaire au Muséum d'Histoire Naturelle.

Des lettres de jeunesse adressées au musicien allemand Morstatt, en apprentissage commercial à Marseille, nous révèlent quelques traits supplémentaires de son caractère. Railleur et non conformiste, il traitait de « tas de culs » les bourgeois aixois qui, en 1866, commençaient à prendre au sérieux « l'ami Cézanne ». Libre penseur, il essaie, grâce à ses découvertes préhistoriques, de démontrer à ses copains – dont le peintre Guillemet qui en témoigne – que « Dieu n'a jamais existé et que c'est un montage de coup que d'y croire ». Les premiers succès scientifiques ne tournent pourtant pas la tête à ce jeune homme pauvre et sérieux dont le tempérament mélancolique semble percer dans ces lignes de 1868 « Ici toujours à peu près la même chose. Le matin je fais de la géologie, le soir je vais chez Paul (Cézanne) à la campagne (...). L'on soupe. L'on se promène un peu. On ne se pocharde pas. Tout cela est bien triste¹³. » Les liens avec Cézanne se distendent

12. E. JOURDAN, A. VAUSSIÈRE, G. GASTINE, *op. cit.*

13. J. REWALD, *Op. cit.*, pp. 45-82. On connaît, par ailleurs, au moins un portrait de Marion par Cézanne.

progressivement pour se défaire dès les années 1875, alors que quelques relations épistolaires se maintiendront avec Emile Zola¹⁴.

Marié en 1872 avec Anne Victorine Souliers, fille d'un minotier aixois (Derbès étant son premier témoin), il en aura une fille Marie-Virginie, née le 24 février 1874, qui le secondera dans ses travaux et l'accompagnera dans ses voyages. Sa disparition brutale à 25 ans, le 24 avril 1899, conjugée aux effets d'une hépatite chronique, précipitera sa propre mort, survenue à son domicile du 22, boulevard Longchamp, le 23 janvier 1900, alors qu'il avait à peine entamé sa 54^e année. La très conservatrice « Gazette du Midi » se plaira à souligner qu'il entretenait les meilleures relations avec l'évêque de Marseille et qu'il avait rendu l'âme dans de « parfaits sentiments chrétiens »¹⁵. Le doyen Charve, quant à lui, assurera que, sur son lit de mort, Marion s'était réconcilié avec lui et d'autres collègues de la Faculté lui ayant fait du tort lors de la construction de la Station marine¹⁶.

PIERRE STEPHAN (1876-1907) ET SES COLLEGUES

Des quatre principaux continuateurs de Fortuné Marion, deux (Vayssière et Gourret) sont pratiquement ses contemporains, alors que les deux autres (Roule et Stephan) appartiennent à la génération suivante.

Né à Avignon le 8 juillet 1854, J.-B. Marie Albert Vayssière fit ses études au lycée de Marseille et seconda Marion en tant que préparateur-adjoint à la Faculté des Sciences dès 1873, où il avait été choisi pour ses talents de dessinateur. Maître de conférences en 1885, professeur de zoologie agricole en 1898, il est nommé deux ans plus tard conservateur adjoint du Musée d'histoire naturelle dont il deviendra directeur en 1905. Auteur de travaux sur les insectes éphéméridés, il est également le spécialiste des mollusques gastéropodes opisthobranches tant de notre golfe que des mers tropicales. Membre correspondant de l'Institut, président de la Société linnéenne de Provence, Directeur de la Station marine de 1921 à 1925, il meurt à Marseille à 87 ans le 13 janvier 1942¹⁷.

Fils et frère de vétérinaire, Paul Gabriel Marie Gourret, né à Roquevaire le 13 janvier 1859, suivit la même scolarité que Vayssière et, après avoir été nommé maître de conférences à Lyon, revint dans notre ville en 1886 comme professeur suppléant de zoologie à l'Ecole de Médecine. Jusqu'en 1890, il s'occupa surtout

14. P. CÉZANNE, *Correspondance*, recueillie, annotée et préfacée par J. Rewald, Paris, 1978, p. 174 : lettre du 24 septembre 1878 adressée à Emile Zola : « J'ai vu de loin Monsieur Marion sur le pas de la Faculté des Sciences. (Irai-je le voir, ce sera long à résoudre). Il ne doit pas être sincère en art, malgré lui peut-être... ».

15. *La Gazette du Midi*, du 26 janvier 1900, p. 2.

16. L. CHARVE, « Discours prononcé sur la tombe de Marion », dans *Annales de la Faculté des Sciences de Marseille*, T. XI, pp. 27-36.

17. P. VAYSSIÈRE, « Albert Vayssière (1854-1942) entomologiste et malacologiste. Sa vie, ses publications, ses taxa », dans *Téthys*, IV, 1975, pp. 321-338.

de zoologie pure (étude des animaux pélagiques du golfe, des protozoaires, des péridiniens et des crustacés), tout en s'intéressant aussi à la géologie et à la paléontologie. Après 1890, Paul Gourret obtint l'achèvement du laboratoire d'Endoume dont il devint le sous-directeur, ainsi que la création d'une Ecole professionnelle de pêche (1895) et d'un Musée des pêches (1896) à l'existence malheureusement éphémère. Il ne survécut que trois ans à son maître Marion, décédant en Suisse, à l'âge de 44 ans, le 7 avril 1903¹⁸. Son fils Léon, né en 1892, ingénieur des Ponts et Chaussées, directeur des services techniques du port de Marseille, disparut aussi prématurément, dans des circonstances tragiques, en 1941.

Louis Roule, né à Marseille, 47, rue des Bons-Enfants, le 20 décembre 1861 d'un père menuisier originaire de Feurs (Loire), commença sous la direction de Marion des études sur les ascidies (*Ciona intestinalis*) des côtes de Provence. Nommé professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse dès 1893, puis titulaire de la chaire d'ichtyologie et d'herpétologie du Muséum d'histoire naturelle à partir de 1910, il détermina la plupart des spécimens provenant des croisières océanographiques du prince Albert de Monaco. Décédé à Versailles le 30 juillet 1942, il est l'auteur de traités d'anatomie comparée et d'embryologie, de biographies de naturalistes (Buffon, Cuvier, Lamarck...) et d'un ouvrage encyclopédique en 10 volumes intitulé « Les poissons et le monde vivant des eaux »¹⁹.

Un peu moins de 15 ans d'âge séparent Roule de Pierre Alphonse Stephan, né au 67, boulevard Longchamp le 26 avril 1876, fils de l'astronome Jean-Marie Edouard Stephan, originaire de Sainte-Pezenne dans les Deux-Sèvres, et de la Marseillaise Denise Issaurat. Lauréat du concours général, reçu second à l'Ecole de Médecine navale de Bordeaux en 1895, licencié ès sciences l'année suivante, il se consacra dès lors aux études biologiques, sous la direction d'Etienne Jourdan (1854-1930), élève et successeur de Marion à la direction de la Station Marine. Aide d'histologie puis chef de travaux pratiques à l'Ecole de Médecine, où Jourdan enseignait la physiologie, Stephan soutint en 1900 à Paris une thèse sur la structure des tissus osseux des poissons et, l'année suivante à Montpellier, une thèse de médecine sur l'hermaphroditisme. Après avoir complété sa formation d'historien à l'Université de Kiel, il fut nommé en 1903, sous-directeur de la Station d'Endoume, en remplacement de Paul Gourret. A partir de 1905, il y professa des cours libres de zoologie et ce jusqu'à sa mort prématurée survenue le 22 décembre 1907, huit mois seulement après son mariage avec Anne Marguerite Poudrel, fille du chancelier du Consulat général de Russie.

18. *Les Bouches-du-Rhône, op. cit.*, T. XI, pp. 242-244 et G. MARTIN, « Notice biographique sur Paul Gourret », dans *Annales du Muséum d'Histoire naturelle de Marseille*, T. VIII (Zool.), 1903, pp. 17-28.

19. A son sujet, voir par exemple le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*, Paris, 1960.

Principal fondateur de la Réunion de biologie (1902) – première filiale de la Société de biologie de Paris – Pierre Stephan avait donné en dix ans de travail une quarantaine d'articles à diverses revues nationales ou régionales. Tout en collaborant à quelques recherches médicales sur le développement des neuro-fibrilles (avec le Dr Olmer) et le rachitisme (avec le Dr Boinet), il était resté fidèle à sa vocation d'histologiste (31 publications), se consacrant surtout à l'étude des glandes génitales (25 articles) et notamment celles des hybrides et des hermaphrodites. Ces travaux lui avaient valu en 1906 le prix Gama Machado de l'Académie des sciences. Le « pôle maritime » n'était cependant pas oublié puisque 8 articles concernaient les invertébrés marins (mollusques notamment) et 14 autres des poissons. De plus, à l'occasion de l'exposition coloniale de 1906, il avait signé avec Darboux, Cotte et Van Gaver, un gros ouvrage en deux volumes sur *L'industrie des pêches aux colonies*, une mine d'informations sur l'exploitation des pêcheries d'outre-mer.

On peut tenter, en conclusion, de dégager les principaux apports de l'école marseillaise de biologie marine :

1°) des contributions importantes à l'étude de la reproduction des algues (grâce à Derbès) mais surtout à celle de nombreux invertébrés (grâce au même et à tous les autres) et de quelques vertébrés (grâce à Dufossé et Stephan),

2°) des monographies locales encore utilisées pour comparer la faune passée du golfe de Marseille avec ce qu'il en reste aujourd'hui (grâce à Marion et à ses élèves, ces travaux ayant abouti en 1883 à la première carte bionomique des peuplements pélagique et benthique depuis les sables superficiels jusqu'aux fonds détritiques du large)

3°) la découverte de particularités de la faune abyssale en Méditerranée depuis la restriction de son aire et son isolement relatif au quaternaire : espèces plus rares que celles de l'océan, de petite taille et se rapprochant de la surface sous forme de petits isolats. Ces constatations de Marion lui ont permis de définir les principales entités de peuplement du plateau continental et de la partie supérieure du talus, qu'il désignait respectivement sous les termes de « plateau Marsigli » et de « falaise Peyssonnel » en mémoire de ses illustres aînés

4°) une meilleure connaissance de petits groupes vermiformes souvent capitaux pour la compréhension de l'évolution. Ardent propagateur de la loi biogénétique fondamentale de Ernst Haeckel (1866) illustrée par son ami Kovalevsky, selon laquelle l'ontogenèse récapitule la phylogenèse, Marion développa encore plus nettement la thèse darwinienne dans ses ouvrages sur l'évolution végétale écrits avec de Saporta.

Cette optique résolument transformiste, courageuse à son époque, nous permet de rappeler le souvenir d'un autre naturaliste, marseillais par filiation, plusieurs fois cité par Polydore Roux dans son étude sur les crustacés : Constantin Rafinesque (1783-1840) auquel Charles Darwin a rendu hommage pour avoir,

dès 1836 (22 ans avant « L'origine des espèces »), annoncé la variabilité des espèces vivantes²⁰.

Que reste-t-il aujourd'hui, pour le grand public, de ces biologistes marins ? Seuls les noms de Roule et, plus récemment, de Rafinesque ont été retenus par les grands dictionnaires encyclopédiques. Une algue a été baptisée *Derbesia* en 1846 par Solier en l'honneur de Derbès ; le mollusque *Marionia* et le crustacé décapode *Galathodes Marionis* ont été tous deux dédiés à Marion. Jusqu'en 1939, la Station marine s'est appelée officiellement « Laboratoire Marion », mais le toponyme Endoume a finalement prévalu. Toutefois, un buste à l'effigie du savant a été érigé en 1902 par Constant Roux à l'entrée du Palais Longchamp (côté muséum) et un amphithéâtre de la Faculté des Sciences lui a été dédié il y a une trentaine d'années. En revanche, s'il existe un square Stephan (en l'honneur du père, Edouard) et un quai Gourret (en mémoire du fils, Léon), aucune rue de Marseille n'a pris le nom d'Antoine-Fortuné Marion. Son cent-cinquantenaire, en 1996, sera peut-être l'occasion de réparer un injuste oubli envers cette grande figure provençale des Sciences naturelles, et sans aucun doute le fleuron de ces trois générations de chercheurs en biologie marine.

Georges REYNAUD

20. G. REYNAUD, « Un grand naturaliste méconnu, Constantin Rafinesque (1783-1840) », dans *Marseille*, 112, 1978, pp. 61-70.